LES

CHAINES DE FLEURS

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des VARIÉTÉS, le 8 novembre 1866.

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

LES

CHAINES DE FLEURS

COMÉDIE EN UN ACTE

MÊLÉE DE CHANT

PAR

AURÉLIEN SCHOLL





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

PERSONNAGES

VALBREUSE, sculpteur peu célèbre.	MM.	CHRISTIAN.
ANATOLE DE BUSSANG, rentier.		HITTEMANS.
SALAMBO, modiste	Mlles	SILLY.
MUGUETTE, modiste.		B. GIRARDIN.

Toutes les indications sont prises de la droite et de la gauche du spectateur. — Les personnages sont placés en tête des scènes dans l'ordre qu'ils occupent au théâtre. — Les changements de position sont indiqués par des renvois au bas des pages.

LES

CHAINES DE FLEURS

L'atelier de Valbreuse. — Porte au fond à droite. — A côté de la porte, à gauche, une fenêtre encadrée de feuillages. — Portes de côté. — A droite, un petit guéridon, sur lequel on voit une tête de carton à l'usage des modistes. — A gauche un buste en terre glaise sur une petite estrade. — A droite, premier plan, une cheminée. — Au fond, entre la fenêtre et la porte, une console. — Au-dessus de cette console est pendu un almanach. — On voit en dehors de la fenêtre une cage accrochée, près du guéridon un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

VALBREUSE, debout, MUGUETTE, assise auprès du guéridon et ornant un petit bonnet.

MUGUETTE.

Alors, il n'y aura pas besoin de déménager?

VALBREUSE, travaillant au buste.

Grâce à l'exposition de 1867!... l'idée de voir son buste exposé et de lire son nom dans le livret a séduit à un tel point le propriétaire de cet immeuble, qu'il accepte son portrait en échange de deux années de loyer. Je ne lui en dois plus que trois.

MUGUETTE.

Vous n'avez donc jamais payé?

VALBREUSE.

Jamais!... et je pense que tout le monde agit comme moi. Je ne sais pas comment les propriétaires font pour vivre!

MUGUETTE.

Est-ce bientôt fini?

VALBREUSE.

Encore deux ou trois coups de pouce et c'est fait.

MUGUETTE.

Si on le reconnaît, par exemple, il aura de la chance.

VALBREUSE.

Sa femme m'a recommandé de ne pas le faire ressemblant.

MUGUETTE.

Un dernier ruban... une épingle... ça y est! (Elle se lève.) Enlevé le bonnet!

Elle le serre dans un petit carton qui est sur le guéridon.

VALBREUSE, quittant son buste.

Enlevé le propriétaire!

MUGUETTE, remontant.

Plus d'ouvrage... il faut aller à la campagne... Regardez, mon ami, le beau soleil!

Elle ouvre la fenêtre.

VALBREUSE, allant près d'elle.

Le moment est peut-être venu de pousser une reconnaissance jusqu'aux environs d'Asnières.

MUGUETTE.

Un si joli pays!

VABREUSE.

C'est là que je t'ai connue... à l'ouverture du château d'Asnières... le dix-neuf avril... (Il redescend à droite et va s'asseoir sur le canapé.) C'est la seule date que je me rappelle dans l'histoire de France...

MUGUETTE*, venant s'appuyer sur le bras du canapé.

Salambo, ma camarade de magasin, m'avait entraînée, car je n'étais jamais allée au bal

VALBREUSE.

Je te rencontre dans une allée... seule... sous les lilas... ces arbustes, fils du printemps, par les femmes, me donnent les idées les plus orientales!... Je t'offre un chinois...

Il se lève.

MUGUETTE.

Je refuse... qu'est-ce que vous avez dit de ça?

VALBREUSE.

J'ai dit immédiatement : voilà une jeune fille qui n'aime pas les chinois... offrons-lui autre chose!...

MUGUETTE.

Ce n'est pas ça... mais consommer avec un inconnu...

* Muguette, Valbreuse.

VALBREUSE.

J'avais été léger, Muguette, j'en conviens. Tout à coup!... pif, paf, pouf... c'était le feu d'artifice... tu cours... je cours... tu te faufiles... je me faufile... près de toi j'avise un jeune présomptueux, qui abusait du feu d'artifice pour s'occuper d'autre chose que du bouquet.

MUGUETTE.

C'est vrai!... il me prenait la taille.

VALBREUSE.

Il ne se serait pas arrêté là, Muguette!... c'est par la taille qu'on commence, c'est par le pied que l'on finit... Heureusement, j'étais près de vous, moi... J'empoigne ce jeune drôle, et nous nous livrons à une lutte libre... dans le genre anglais. Tu ne pouvais refuser un grog à ton vengeur... Je te rends cette justice, Muguette, que tu ne le refusas point. Nous nous installâmes sous ces mêmes lilas... fils du printemps... sous la tonnelle!

MUGUETTE.

Dame, j'avais perdu Salambô dans la foule...

VALBREUSE.

Moi, j'avais égaré mon ami, Anatole de Bussang, près du feu d'artifice, où il avait reçu une baguette dans l'œil.

MUGUETTE.

Ce pauvre Anatole!

VALBREUSE.

De grog en grog, tu m'avoues que ton cœur est libre, comme Venise, je pousse un cri... cri de joie... le même que dut pousser Marc-Antoine, le jour où Cléopâtre lui dit : « Vous m'allez! »

MUGUETTE.

Mais j'ajoute que j'ai les hommes en horreur.

VALBREUSE.

En horreur!... A ce mot, je repousse un cri... cri de dou leur... le même que dut pousser Cléopâtre... le jour de l'aspic... mais enfin!... tu t'attendris... un peu... et vive les lilas!...

MUGUETTE.

Je cherchais un appartement...

VALBREUSE.

Mademoiselle, te dis-je, il y a, sur le même palier que moi, un appartement complet composé d'une pièce mansardée du meilleur ton...

MUGUETTE.

Cent francs par an, c'était mon affaire.

VALBREUSE.

Et grâce à notre bon caractère, nous ne mettons le verrou que le soir à huit heures... ce qui fait trois pièces dans la journée... (Montrant la porte de gauche.) ta chambre... mon atelier...

MUGUETTE.

Cela fait deux.

VALBREUSE, montrant la porte de droite.

Et mon hamac... cela fait trois... un lit à la femme, un hamac à l'homme, tels sont mes principes.

MUGUETTE.

Enfin, vous avez si bien su vous y prendre que je vous ai permis de me tutoyer... à la condition que vous savez.

VALBREUSE.

A la condition que je t'épouserai dans les quatre-vingt-dix jours... délai de rigueur... oui, je n'ai rien oublié.

MUGUETTE.

Et dire que le même soir, mon amie Salambô...

VALBREUSE.

Faisait la connaissance d'Anatole de Bussang et qu'ils devenaient nos voisins d'à côté. Il faut que je les appelle! (Il va à la fenêtre et appelle.) Ohé! Bussang!

BUSSANG, en dehors.

Qu'est-ce qu'il y a?

VALBREUSE.

Viens-tu?

BUSSANG*, en dehors.

Le temps de prendre mon lait d'ânesse... et j'arrive.

VALBREUSE, redescendant.

En voilà un qui se soigne!

MUGUETTE.

Nous irons à la campagne, pas vrai?... Dam... c'est un anniversaire... voilà déjà trois mois...

VALBREUSE, vivement.

Trois mois!... allons donc!... c'est impossible!...

MUGUETTE, allant décrocher l'almanach.

Tenez!... regardez... 19 avril... et aujourd'hui 19 juillet...

* Valbreuse, Muguette.

VALBREUSE, à part.

Trois mois déjà !... ô mon cœur ?

MUGUETTE, regardant l'almanach.

Oh ! qu'est-ce que c'est donc que ça ?

VALBREUSE.

Quoi donc ?

MUGUETTE.

Ces quatre points rouges... 19 avril, un point rouge ; 19 juillet, un point rouge ; 19 octobre, un point rouge ; 19...

VALBREUSE, l'interrompant.

Comment !... tu ne sais pas ce que c'est ?...

MUGUETTE.

Non...

VALBREUSE.

Ce sont les quatre points cardinaux !... (A part.) Abusons de sa profonde ignorance.

MUGUETTE, allant raccrocher l'almanach.

Ah !... c'est différent !

VALBREUSE, à part.

Trois mois !... déjà... Bussang n'y pense peut-être plus.

MUGUETTE, revenant près de lui.

Qu'avez-vous donc ?

VALBREUSE.

Moi... rien... rien. (A part.) Je suis sûr que Bussang n'y pense plus !

Bussang et Salambô entrent par le fond.

SCÈNE II

LES MÊMES, BUSSANG, SALAMBO.

SALAMBO *.

Bonjour, les enfants !

MUGUETTE.

Salambô !

SALAMBO.

Cette bonne Muguette !

VALBREUSE.

Mon ami Bussang !

* Valbreuse, Bussang, Salambô, Muguette.

BUSSANG, bas à Valbreuse.

Nous avons à causer...

VALBREUSE, à part.

Voilà le drame.

SALAMBO, à part.

Ils se sont parlé tout bas.

VALBREUSE, remontant.

Mes enfants, voilà le vrai moment de faire atteler une locomotive... billet de seconde, partons-nous ?

SALAMBO, à Bussang*.

Voulez-vous, mon petit Anatole ?

BUSSANG, avec une galanterie très-affectée.

Oui, tendre amie... Je suis à toi... comme l'homme est au malheur...

MUGUETTE.

Ah ben ! vous êtes poli !...

SALAMBO, bas à Muguette.

Toujours comme ça.

BUSSANG.

C'est une figure poétique pour exprimer que je suis complétement heureux.

VALBREUSE.

En route !...

MUGUETTE, prenant le petit carton.

Oh ! d'abord, faut que j'aille porter mon ouvrage au magasin... Viens-tu avec moi, Salambô ?

SALAMBO.

Oui... (Bas.) J'ai à te parler.

MUGUETTE **, allant embrasser Valbreuse.

A bientôt, mon chéri.

SALAMBO, à part.

Son chéri !... et elle l'embrasse !... ne détruisons pas encore ses illusions... (Haut.) Adieu, mon petit Anatole...

Muguette redescend à droite.

BUSSANG ***.

Adieu, tendre amie... à bientôt, tendre amie.

VALBREUSE, à part.

Il l'appelle tendre amie... décidément, il n'y pense plus.

* Bussang, Valbreuse, Salambô, Muguette.
** Bussang, Valbreuse, Muguette, Salambô.
*** Bussang, Valbreuse, Salambô, Muguette.

ENSEMBLE.

AIR *nouveau de M. Lindheim.*

Séparés par un seul étage,
Nous sommes vite réunis;
Quel plaisir que ce voisinage
Pour des amis! (*bis*).

Muguette et Salambô sortent par le fond.

SCÈNE III

BUSSANG, VALBREUSE.

Bussang, qui a été raide et affecté depuis son entrée, se met à danser après le départ des jeunes filles.

BUSSANG, très-gai.

Et tra, la, la! la, la, la!

VALBREUSE, surpris.

Il danse!... Ah çà! que diable as-tu donc!...

BUSSANG.

Ce que j'ai?... tu me demandes ce que j'ai?... (Tirant un almanach de sa poche et le montrant à Valbreuse.) 19 juillet... orné d'un point rouge.

VALBREUSE, à part.

Il y pensait!... (Haut.) Eh bien! je ne comprends pas... 19 juillet... c'est demain le 20... voilà tout.

BUSSANG.

Monsieur fait l'étonné?...

VALBREUSE.

Explique-toi.

BUSSANG.

Valbreuse, je suis ton ami... et je vais aider à tes souvenirs.

VALBREUSE, à part.

Nous y voilà!

BUSSANG.

Allons-nous quelquefois au Théâtre-Français?

VALBREUSE.

Selon nos vieilles conventions, nous allons au Théâtre-Français toutes les fois que l'un de nous a perdu un parent...

Il va s'asseoir sur le canapé.

BUSSANG.

Précisément. Tu avais reçu une lettre qui t'annonçait le trépas prématuré de ton cousin Isidore de Pithiviers... Nous nous rendîmes le soir dans la maison de Molière, qui, du reste, a déménagé depuis longtemps.

VALBREUSE.

Je ne le nie pas.

BUSSANG.

Afin d'éviter une dépense toujours inutile, tu entras sous le nom de *Voltaire fils* et moi sous celui de *Folies amoureuses.*

VALBREUSE.

Le contrôleur s'inclina...

BUSSANG.

Les comédiens ordinaires donnaient *Une Chaîne*, comédie de M. Scribe. Te rappelles-tu maintenant ?

VALBREUSE.

Oui... c'est une jeune fille nommée Rosine, que veut épouser son tuteur Bartholo. Par bonheur, le vieillard a besoin de se faire raser...

BUSSANG, s'asseyant en face de Valbreuse.

Ce n'est pas cela du tout !... Valbreuse, tu es de mauvaise foi. C'est l'histoire d'un jeune premier, qui aime une dame haut placée. Ils se promènent le soir, au clair de la lune de miel; ils sont heureux, cela pourrait finir là. Mais le jeune homme songe à se marier, il veut épouser sa cousine, qui a beaucoup de mobilier... C'est ici que la chaîne se fait lourde... « Je ne te quitterai pas, s'écrie la dame haut placée, je m'attache à toi... Je te suivrai, même en voyage... on ne nous séparera que par le couteau... tu es la pêche, je suis le noyau ! »

VALBREUSE.

Pauvre femme !

BUSSANG.

Effectivement, cette dame s'incruste, elle place celui qu'elle aime dans des situations atroces, si bien que ce jeune homme, notre ami, finit par croire qu'il aurait bien mieux fait de rester tranquille.

Il se lève.

VALBREUSE, à part.

Il n'a rien oublié... le gredin... (Haut et lui tournant le dos sans se lever.) Où veux-tu en venir?

BUSSANG, *s'approchant de lui.*

Nous sortîmes fort émus, et, en fumant un de ces cigares dont on aime à ne pas se rappeler le souvenir, nous discutâmes. « Les femmes, disais-tu, ne sont que des boulets. Leurs bras sont des chaînes... » (*Valbreuse se lève et remonte en passant derrière le guéridon, Bussang continue tout en le suivant *.*) Tout homme qui a une compagne est un prisonnier... C'est alors que par un serment solennel, nous nous engageâmes à ne jamais accorder à une femme plus de trois mois d'estime... c'est alors que notre almanach fut marqué d'un point rouge à chaque trimestre... Valbreuse, c'est une chose sacrée qu'un serment; rappelle-toi Régulus !

VALBREUSE.

Cependant permets-moi de te dire...

BUSSANG.

19 juillet... Je ne sors pas de là.

VALBREUSE.

Tu as donc des griefs contre Salambô ?

BUSSANG.

Mais si je te déroulais ma vie intime depuis trois mois, tu frémirais... Si j'ai des griefs contre elle ?... mais j'en ai deux pleines armoires et je ne sais où mettre le reste... J'ai trois mille livres de rente et Salambô en abuse pour se procurer des robes, des chapeaux, des ombrelles et toutes sortes de chaussures vernies. J'aime la victuaille substantielle, telle que beefteaks, rosbifs et autres viandes rôties... Salambô, comme toutes les grisettes, adore les artichauts, la salade et les cornichons !... (*S'asseyant sur le canapé.*) Mon ami, voilà trois mois que je me nourris de verdure... Le matin des radis, à midi des concombres !... le soir des artichauts !... c'est l'exploitation de l'homme par la poivrade... (*Se levant.*) Ah !... j'en ai assez !... j'en ai trop !... j'arrête les frais !... Tu sais, mon ami, moi qui étais si dodu ; eh bien je maigris, je n'existe plus !... Si tu me voyais aux bains froids, tu serais navré ! j'en deviens poitrinaire... Tiens, écoute-moi dans le dos !

VALBREUSE, *riant.*

Tu es fou.

BUSSANG, *avec mélancolie, se rasseyant.*

Valbreuse, quand l'automne viendra joncher la terre, je ne serai pas à mon aise.

VALBREUSE.

Je te dis que tu es fêlé !

* Valbreuse, Bussang.

BUSSANG, se levant.

Aussi j'en ai assez !... je veux rompre des nœuds indignes de moi... Valbreuse, est-ce que tu me lâcherais ?... Valbreuse, tu me lâches !

VALBREUSE.

Quand j'ai fait ce stupide serment, je n'avais pas apprécié toutes les qualités de cette petite. Ces chaînes, que je croyais si lourdes, sont devenues des chaînes de fleurs.

BUSSANG, ironique.

Des chaînes de fleurs !... une petite figure de cire, qui t'a joué les jeux de l'innocence et du hasard !... Valbreuse, je l'ai vue, moi, il y a trois jours, causer avec un soldat... un zouave !... et il l'embrassait : qu'en dis-tu ?

VALBREUSE.

Tu mens !...

BUSSANG.

Je te le jure !... avant-hier à trois heures, en plein boulevard Saint-Denis... devant le bouillon Duval.

VALBREUSE.

Avant-hier, à trois heures... elle était allée à son ancien magasin...

BUSSANG.

Son ancien magasin était une caserne...

VALBREUSE.

Bussang, prends garde à toi!

BUSSANG.

Hé, parbleu ! pourquoi Muguette serait-elle plus vertueuse que Caroline, que Jenny, qu'Adèle, que Pauline et autres ?... (Valbreuse s'assied à gauche.) Allons, Valbreuse, toi si habile à offrir ton parapluie à la sortie des magasins, toi qui as obtenu au collége le premier prix de propos galants, tu te noies, tu t'enfonces !... Imbécile !... Valbreuse, soyons antiques... rompons !

VALBREUSE, se levant.

Je veux d'abord éclaircir les infâmes calomnies dont tu souilles un ange, dont les ailes avaient été la lueur de cet atelier si souvent peuplé d'une profonde débine, que les sourires et les chansons de Muguette dissipaient comme un arc-en-ciel à la première aurore d'un beau jour qui se lèverait sur une prairie émaillée de coquelicots et de petites fleurs bleues qui croissent dans l'humidité à l'entour du moulin assis au pied d'une colline surchargée d'arbustes odoriférants et de joyeuses primevères, *gioventu del anno !*

BUSSANG, stupéfait.

Tu commences les hostilités !

VALBREUSE.

Si tu n'es pas un imposteur, Muguette n'existe plus pour moi.

BUSSANG.

Brisons nos chaînes !... Silence aux artichauts !

VALBREUSE.

Et comment t'y prendras-tu pour donner à Salambô la fatale nouvelle ?

BUSSANG.

C'est fait.

VALBREUSE.

Elle avait l'air si calme tout à l'heure.

BUSSANG.

Ainsi sont faites les femmes... un tissu de dissimulation.

VALBREUSE.

Et tu lui as dit comme cela tout simplement : « Salambô, prenez le deuil, nous ne devons plus nous mirer dans nos prunelles réciproques ?... Salambô, vous faites partie maintenant de la société des balancées !... »

BUSSANG.

Pas le moins du monde.

VALBREUSE.

Eh bien ?

BUSSANG.

Un soir, j'ai conduit Salambô chez une somnambule. Une somnambule est une femme qui fait semblant de dormir pour avoir le droit de vous insulter.

VALBREUSE, se rasseyant.

Après ?

BUSSANG.

En rentrant, j'ai vu Salambô qui s'escrimait à me lancer du fluide... La perfide essayait de m'endormir. Résolu à tirer parti de la situation, je fermai les yeux... et alors, voilà Salambô qui commence : « Où êtes-vous allé hier ? » Je réponds ce qui me plait, tu comprends. Elle reprend : « Quelle est au juste votre fortune ?... » Et les questions continuent à croire que cela ne finirait pas. Depuis ce jour, Salambô est convaincue de sa puissance magnétique. Elle m'endort à chaque instant et je profite de sa crédulité pour lui en planter de toutes les couleurs.

VALBREUSE.

Étrange révélation!

BUSSANG.

Hier, Salambô commence ses passes magnétiques... Une lueur m'illumine... « A quoi penses-tu? » demande-t-elle... « A te lâcher. — Quand cela ? — Demain 19 juillet. — Tu t'es donc aperçu de quelque chose ? » reprend-elle... Je ne sais pas ce qu'elle voulait dire, par exemple...

VALBREUSE, à part, souriant.

Je le sais, moi.

BUSSANG.

Enfin, je réponds avec la fermeté que tu me connais : « Je me suis aperçu que vous abusez de ma faiblesse pour prolonger votre amour... Ce n'est plus de la passion, c'est la rue de Rivoli. »

VALBREUSE.

Qu'a-t-elle dit ?

BUSSANG.

Je crois avoir entendu ces mots : « Tu me le paieras! »

VALBREUSE, se levant.

Mais alors Muguette ?...

BUSSANG.

Doit être au courant de l'affaire...

VALBREUSE.

Bussang, tu es un misérable!

BUSSANG.

Pense au zouave, mon ami, et entonnons notre vieux refrain :

AIR *nouveau de M. Lindheim.*

Reprenons notre indépendance,
Au diable la fidélité!
Vive à jamais l'insouciance,
La jeunesse et la liberté!

VALBREUSE.

Pour compagnons de ma soirée,
J'aurai ma pipe et mon hamac.

BUSSANG.

En respectant (*bis*) la foi jurée,
Nous honorons (*bis*) notre almanach.

ENSEMBLE.

REPRISE.

Reprenons notre indépendance, etc.

Muguette et Salambô entrent par le fond.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MUGUETTE, SALAMBO.

BUSSANG, bas à Valbreuse.

Les voici... laissons-les mûrir leurs projets...

Il s'éloigne de lui.

MUGUETTE *.

Nous n'avons pas été longtemps?

SALAMBO, à Bussang.

Anatole?

BUSSANG.

Tendre amie?

SALAMBO.

Avons-nous bien pensé à notre petite Salambô?

BUSSANG.

A en être indisposé... ainsi!

Il remonte.

MUGUETTE, voyant Valbreuse qui va prendre son chapeau au fond.

Vous sortez?...

Salambô s'assied sur le canapé.

VALBREUSE.

Le temps d'informer le portier que le buste est fini, et qu'on pourra l'enlever en échange des quittances... Les affaires sont les affaires!

SALAMBO, à Bussang qui a pris aussi son chapeau.

Vous sortez aussi, Anatole?

BUSSANG, brusquement.

Oui, je sors!... j'ai besoin de faire mettre un crêpe à mon chapeau.

SALAMBO, se levant.

Pourquoi?

BUSSANG.

Pour éviter la poussière.

SALAMBO. *

Ah!

ENSEMBLE.

AIR *de polka* (*M. Vacquier*).

Un devoir { nous / vous } appelle,

* Muguette, Valbreuse, Bussang, Salambô.

Hâtons-nous / Hâtez-vous } de partir;
Mais notre / votre } cœur fidèle
Saura nous réunir.

Valbreuse et Bussang sortent par le fond.

SCÈNE V

MUGUETTE, SALAMBO.

MUGUETTE, au fond.

A bientôt!... (Redescendant.) Oh! il ne sera pas longtemps à revenir.

SALAMBO.

Tu crois cela, toi? (A part.) Sa naïveté me fait mal.

MUGUETTE.

Qu'est-ce qui te prend?

SALAMBO.

Muguette!... je suis ton ainée... tu as toujours trouvé en moi la tendresse d'un oncle...

MUGUETTE.

Tu me fais peur!

SALAMBO.

Eh bien! je vais te porter un coup.

MUGUETTE, effrayée.

J'ai perdu quelque chose dans la rue!

SALAMBO.

Ne cherche pas! Ce n'est pas cela... Valbreuse, ton Alfred, ta connaissance...

MUGUETTE.

Après?

SALAMBO.

Valbreuse est un saltimbanque, un traitre, un lâcheur.

MUGUETTE.

Salambô!

SALAMBO.

Et Bussang... mon Anatole... est un entrepreneur de petitesses.

MUGUETTE.

Explique-toi.

SALAMBO.

Tu chantes sur un gril... En ce moment, Valbreuse songe à ne plus te voir et le sieur Bussang aspire à se débarrasser de ma présence.

MUGUETTE.

C'est impossible!

SALAMBO.

Pauvres enfants que nous sommes!

MUGUETTE.

Moi qui espérais ne plus le quitter...

SALAMBO.

Une puissance inconnue m'a mise au courant de leurs perfidies... Devine laquelle.

MUGUETTE.

Tu me fais peur...

SALAMBO.

Le fluide!... j'ai du fluide!...

MUGUETTE, *étonnée.*

Du fluide?

SALAMBO.

J'endors Bussang, et je lui arrache ses secrets... c'est ainsi que j'ai pu savoir ce que signifient les bigarrures d'un almanach qui m'intriguait...

MUGUETTE.

Ah! oui... les quatre points cardinaux?

SALAMBO.

Il t'a dit que c'était... Oh! les hommes!

MUGUETTE.

Mais que faire?

SALAMBO.

Nous révolter une bonne fois, et leur apprendre qui nous sommes!... Ecoute bien ceci... conseils à une jeune fille!...

AIR *nouveau de M. Jacques Offenbach.*

I

J'ai vu bien des héros domptés par la faiblesse
Et des femmes souvent qui savaient les mener.
A l'un il faut les soins, les égards, la tendresse;
Avec l'autre, au contraire, il faut crier, tonner.

C'est l'amour qui régale,
Il sait veiller sur nous.
Le tigre du Bengale
Se couche à nos genoux.

II

La première de nous, qui n'avait qu'une pomme,
En a tiré parti pour imposer ses lois.
Pour la faire avaler elle n'avait qu'un homme...
Et tu sais, aujourd'hui... c'est l'embarras du choix.

C'est l'amour qui régale, etc., etc.

III

Ah! n'oublions jamais qu'en nous est une côte
Qui vient de ce que l'homme, un jour, s'est endormi.
Celui qui dort est pris, il se jette à la côte,
Et son cœur appartient bientôt à l'ennemi!

C'est l'amour qui régale, etc., etc.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BUSSANG, entrant par le fond.

BUSSANG *.

On pince des romances!...

SALAMBO, bas à Muguette.

C'est lui... tu vas voir.

BUSSANG, à Muguette.

Vous n'auriez pas une feuille de papier, voisine? Il faut que j'écrive à mon tuteur.

MUGUETTE, allant à la cheminée.

Là... tenez...

Elle prend sur la cheminée papier, plumes et encre qu'elle pose sur le guéridon.

BUSSANG **.

Ça ne vous gêne pas?

MUGUETTE.

Non, pas du tout.

BUSSANG, à Salambô, d'un ton cérémonieux.

Ça ne vous gêne pas, madame?

SALAMBO, du même ton.

Non, monsieur Anatole.

Muguette revient à droite de Salambô. — Bussang s'assied sur le canapé.

BUSSANG, à part***.

Demandons-lui s'il a toujours sous la main cette jeune héritière... (Haut, écrivant.) Monsieur et ami...

* Muguette. Salambô, Bussang.
** Salambô, Bussang, Muguette.
*** Muguette, Salambô, Bussang.

SALAMBO, bas à Muguette.

Regarde !

Elle fait des passes magnétiques.

BUSSANG, à part.

Ah ! bon ! une séance publique maintenant... (Il laisse tomber sa plume. Haut.) Qu'est-ce que j'éprouve ? (A part.) Dissimulons !

SALAMBO, qui a passé à droite, par derrière Bussang.

Dormez, Anatole !

BUSSANG, faisant semblant de lutter *.

Voyons, Salambô, ce que vous faites là est étroit, ma chère... je me suis levé à onze heures... et vous m'endormez à midi et demi !

SALAMBO.

Obéissez !

BUSSANG.

Ah !...

Il fait semblant de dormir.

SALAMBO, à Muguette.

Crois-tu au magnétisme, maintenant ?

MUGUETTE.

Oh ! oui !

SALAMBO, à Bussang.

Que fait en ce moment votre ami Valbreuse ?

BUSSANG.

Il achète la brochure du *Major Trichemann*.

SALAMBO.

A quoi pense-t-il ?

BUSSANG.

Au célibat.

SALAMBO.

Que signifient ces points rouges sur votre almanach ?

BUSSANG.

L'instant délicieux où nous devons vous renvoyer à vos familles.

SALAMBO.

Pourquoi voulez-vous vous séparer de moi, Anatole ?

BUSSANG, larmoyant.

Parce que vous aimez trop les artichauts.

* Muguette, Bussang, Salambô.

SALAMBO, à Muguette.

Est-il lucide, hein?

MUGUETTE.

C'est horrible !

SALAMBO.

Tu vas voir... la vengeance ! (à Bussang.) Anatole, écrivez !

BUSSANG, prenant la plume.

Voilà !

Il écrit sous la dictée de Salambô.

SALAMBO, dictant.

« Mon cher tuteur, j'ai le plaisir de vous annoncer que j'épouse mademoiselle Adélaïde Blandin, dite Salambô, jeune fille que j'ai gravement compromise par mes assiduités. »

BUSSANG, s'arrêtant.

Mais non... voyons...

SALAMBO.

Écrivez !

BUSSANG, écrivant.

Ça y est.

SALAMBO.

Signez... cachetez.

BUSSANG.

Voilà !

Il plie sa lettre et la met sous enveloppe.

SALAMBO.

Mettez l'adresse!

BUSSANG, écrivant.

« A Monsieur... monsieur Dufrison, Batignolles. »

Il va pour se lever.

SALAMBO, plaçant devant lui une feuille de papier timbré, qu'elle tire de sa poche.

Ce n'est pas fini !

BUSSANG.

Salambô, vous abusez de mon sommeil.

SALAMBO.

Je le veux !

BUSSANG.

Allez...

SALAMBO, dictant.

Paris, le 19 juillet 1866. Bon pour francs cinquante mille.

BUSSANG.

Salambô, c'est une infamie, un chantage !

SALAMBO, continuant de dicter.

« Le 15 janvier prochain, je paierai à mademoiselle Blandin, ou à son ordre, la somme de cinquante mille francs, valeur reçue comptant. »

BUSSANG, qui a écrit.

Vous me ruinez, Salambô !

SALAMBO, serrant le billet.

Donnez... et maintenant, levez-vous !

Bussang se lève.

BUSSANG.

Mon tuteur sera furieux...

SALAMBO, lui mettant la lettre dans la main.

Allez jeter votre lettre à la poste !

Elle remonte.

BUSSANG *.

On y va... Ah ! qu'il est pénible de rencontrer une femme qui a tant de fluide que ça...

Salambô lui met son chapeau sur la tête et il sort par le fond.

SCÈNE VII

MUGUETTE, SALAMBO.

SALAMBO.

Je le tiens !

MUGUETTE.

Es-tu sûre que l'artiste Valbreuse songe à m'abandonner ?

SALAMBO.

Parfaitement.

MUGUETTE.

Que ferais-tu à ma place ?

SALAMBO.

Il va te chercher querelle... cède toujours... déguise-toi en agneau... et nous verrons ensuite... c'est lui !

Valbreuse entre par le fond.

* Muguette, Salambô, Bussang.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, VALBREUSE.

VALBREUSE, à lui-même *.

Un zouave... devant le bouillon Duval.

SALAMBO, bas à Muguette.

Adieu, ma belle... je vais chercher le dîner d'Anatole... il faut le soigner, tu comprends.

Elle remonte.

MUGUETTE.

Adieu.

Elle reconduit Salambô.

VALBREUSE, à Salambô.

Bonjour, voisine.

Salambô sort par le fond.

SCÈNE IX

VALBREUSE, MUGUETTE.

VALBREUSE.

Si je sais comment entamer la chose, par exemple !...

MUGUETTE, redescendant.

Eh bien! êtes-vous décidé? Allons-nous à la campagne... avec ce beau soleil?

VALBREUSE, à part.

Voilà mon affaire. (Haut.) Ça un beau soleil... Eh bien! tu n'es pas difficile pour les soleils, toi, par exemple... voilà plusieurs fois que je remarque que tu ne t'y connais pas en soleils.

MUGUETTE.

Vous croyez?

VALBREUSE.

Il pleuvra d'ici une heure.

MUGUETTE.

Mais pas du tout.

VALBREUSE, cherchant à paraître furieux.

Comment... il ne pleuvra pas?... C'est donc à dire que je suis un imbécile?.. Un homme qui ne sait seulement pas le temps qu'il fera le lendemain?

Il va s'asseoir sur le canapé.

* Muguette, Salambô, Valbreuse.

MUGUETTE, vivement*.

Ah! mon ami, je ne dis pas cela... je ne m'apercevais pas... il y a des nuages! il pleuvra... ne sortons pas...

Elle s'assied à gauche.

VALBREUSE.

Ne sortons pas!... c'est facile à dire... comme c'est amusant de rester chez soi... comme une bête du Jardin-des-Plantes!... tu sais que j'aime à sortir, à prendre l'air...

MUGUETTE.

Au fait, vous avez raison... sortons, malgré la pluie!...

Elle se lève.

VALBREUSE, se levant.

Ah! voilà!... sortir... dépenser de l'argent... toujours... comme s'il ne vaudrait pas mieux rester tranquillement chez soi, à causer... mais non! (Passant à gauche.**) Oh! les femmes... montrer leurs toilettes, se faire conduire au spectacle... Il faut convenir, Muguette, que vous avez un caractère déplorable!

MUGUETTE, peinée.

Moi?...

VALBREUSE.

Oui... depuis quelques jours vous êtes changée!... Vous voulez une chose, une minute après vous changez d'idée...; il faudrait pourtant savoir à quoi vous en tenir... Sortons-nous?... restons-nous?

MUGUETTE.

Eh bien! restons!...

VALBREUSE.

Mais! si j'ai besoin de sortir, moi? je sens le renfermé que c'est une horreur!

MUGUETTE.

Eh bien! alors, sortons.

VALBREUSE.

Ah! tenez, Muguette, si vous me contrariez toujours comme ça... moi, j'aime mieux en finir tout de suite... ça n'est pas vivre que de se disputer pour des riens!

MUGUETTE, avec reproche.

Alfred, vous n'êtes pas franc... vous, autrefois si bon, si bienveillant... je ne sais pourquoi... ou plutôt si... je le sais... et j'ai envie de pleurer... et je ne veux pas pleurer devant vous.

Elle remonte lentement.

* Muguette, Valbreuse.
** Valbreuse, Muguette.

VALBREUSE, à part.

Devant le bouillon Duval, un zouave!...

MUGUETTE, au fond, se retournant.

Alfred! pourquoi ne pas me dire nettement que vous ne m'aimez plus?

Elle redescend.

VALBREUSE.

Eh bien! quand ça serait?... Il arrive tous les jours qu'on croit s'aimer... ou plutôt qu'on croit se convenir... Alors, on fait des projets... on se berce sur les ailes d'or de la semaine qui vient... puis, on s'aperçoit tout à coup que l'on s'est trompé, que la sympathie est un mythe... Alors, dans ce cas-là...

MUGUETTE.

Dans ce cas-là?...

VALBREUSE.

Dans ce cas-là... on se sépare!...

MUGUETTE.

On se sépare!... (Portant son mouchoir à ses yeux.) Nous quitter!... est-ce bien vous qui avez prononcé ce mot-là?...

Valbreuse s'assied en détournant la tête.

AIR : *Berthe, croyez-moi* (*Piano de Berthe*).

Lorsque, ce matin, causant d'avenir,
Un passé joyeux à nous vint s'offrir,
Ne disiez-vous pas :
« Si de la tonnelle
» Le lilas est mort, mon amour fidèle
« Survit au lilas? »

VALBREUSE.

Moi... je disais ça?...

MUGUETTE.

Même air.

Mais c'était folie... et, je le sais bien,
Du passé joyeux il ne reste rien.
L'abandon, hélas!
Est à notre porte!...
Adieu, mon amour!... le printemps l'emporte
Avec les lilas!

Elle tombe assise sur le canapé.

VALBREUSE, à part, se levant.

Je suis ému!... tenons ferme!... passer pour le successeur d'*Une Chaîne* aux yeux de Bussang... jamais! (Haut.) Je veux être franc!... je ne vous aime plus!...

MUGUETTE, se levant et avec une douleur contenue.

Vous auriez dû commencer par ce mot là... le reste est inutile... vous ne m'aimez plus... Eh bien!... tout est dit...

VALBREUSE, d'un ton dégagé.

Je ne vous aime plus!... Eh! mon Dieu!... tout a une fin... le mois lui-même n'est pas bien fier quand arrive le trente... L'amour est un vilain détail dans la vie... voyez-vous, Muguette, j'y renonce... je me retire dans les gorges de Montmartre!

MUGUETTE.

Je ne vous demande pas ce que vous ferez.

VALBREUSE.

Il y a dans ce mobilier quelques bibelots dont vous êtes propriétaire...

MUGUETTE.

Je pensais qu'entre mari et femme tout devait être commun.

Elle se dirige vers la porte du fond.

VALBREUSE.

Je ne prétends pas accaparer votre palissandre, ce procédé serait celui d'un filou...

MUGUETTE, d'un air digne.

J'enverrai un commissionnaire. (Avec effort.) Adieu, M. Valbreuse!

VALBREUSE, saluant.

Adieu, mademoiselle!

ENSEMBLE.

AIR *de la Ferme de Primerose.*

A tout jamais quittons ces lieux.
Local joyeux,
Où tous les deux,
Fêtant notre jeunesse,
Nous chantions,
Nous riions!
Maintenant tout est dit,
Notre bonheur s'enfuit,
N-i-ni,
C'est fini!...

Muguette sort vivement par le fond.

SCÈNE X

VALBREUSE, seul, il fait un mouvement pour la rappeler.

Muguette!... Ah! pourquoi a-t-on inventé le bouillon Duval?... j'ai beau chercher à distraire ma pensée, ce

bouillon est là, devant moi!... Il me poursuit!... Je ne pourrai plus manger de potage sans apercevoir continuellement les yeux d'un zouave au fond de mon assiette!...

SCÈNE XI

VALBREUSE, BUSSANG.

BUSSANG, passant la tête à la porte du fond.

Valbreuse!

VALBREUSE.

Arrive donc!

BUSSANG, entrant tout à fait.

Est-ce que la scène a été orageuse?

VALBREUSE.

Non!... Pauvre petite!... elle a compris tout de suite.

BUSSANG.

Nous ne sommes pas de ceux pour qui les femmes sont des obstacles... il y a des gens qui glissent sur une épingle à cheveux... mais nous, ah!...

VALBREUSE.

Nous dînerons ensemble.

BUSSANG.

Si cela ne te fait rien, nous mangerons du bœuf.

VALBREUSE.

Oui... mais pas de bouillon.

BUSSANG.

Avec une sauce tomate.

VALBREUSE.

Non... c'est rouge, ça me rappellerait l'uniforme, les zouaves!

BUSSANG.

Puis nous irons à l'Alcazar entendre *l'Africaine.*

VALBREUSE.

Je vais me faire la barbe alors.

Il passe à droite.

BUSSANG *.

C'est ça... moi, j'attends de pied ferme la descendante des Blandin... car Salambô est d'une excellente famille, elle descend des Blandin, de la rue des Jeûneurs.

* Bussang, Valbreuse.

ENSEMBLE

AIR *nouveau de M. Lindheim.*

Libres tous deux,
Nous pourrons être heureux;
Nous ne serons plus trompés
Ni dupés;
Contre toi, sexe menteur,
Enjôleur,
Il faut montrer du cœur!

Valbreuse entre à droite.

SCÈNE XII

BUSSANG, puis SALAMBO.

BUSSANG, seul.

Je vais donc briser mes cadenas!... l'idée seule de maltraiter la femme que j'aimais me comble de joie!... j'aime à faire sentir ma force!... c'est une lâcheté qui me distrait infiniment.

SALAMBO*, entrant par le fond avec un panier, qu'elle dépose sur une chaise près de la porte.

Ah! vous êtes ici, vous?

BUSSANG, avec emphase.

Pourquoi n'y serais-je pas, mademoiselle Blandin?

SALAMBO, l'imitant.

Quelle est cette envergure?

BUSSANG.

Avez-vous remarqué, mademoiselle Blandin, la sécheresse de mes sentiments?

SALAMBO.

Plaît-il?

BUSSANG.

Ma froideur vous a-t-elle frappée?... avez-vous compris que vous me portiez sur les nerfs et que mon amour s'est changé en répugnance?

SALAMBO.

Misérable! vous m'ôtez toute pitié!

BUSSANG, ricanant.

Oui... j'ai joué Rochester... c'est une distraction pour moi de séduire les femmes... je reconnais quelquefois mes torts, mais je ne les répare jamais!... Salambô, j'évite les périphrases, voici la porte!

* Bussang, Salambô.

SALAMBO.

Anatole!... Anatole!... ne me défiez pas!

BUSSANG.

Il n'y a plus d'Anatole!... on n'en tient plus des Anatole!... Le dernier est mangé.

SALAMBO.

Ma vengeance sera terrible!...

BUSSANG.

Salambô, allez vous venger plus loin... vos menaces excitent mon hilarité.

SALAMBO.

Vous à qui je destinais mon premier amour!

BUSSANG, riant.

Ah! voilà la plus forte de la semaine!

SALAMBO.

Insolent!

Elle lui donne un soufflet.

BUSSANG.

Oh!...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, VALBREUSE.

VALBREUSE *, entrant par la droite.

Qu'est-ce que c'est?

SALAMBO.

Anatole m'a donné un soufflet!...

BUSSANG, stupéfait.

Moi?

VALBREUSE.

Bussang, frapper une femme chez moi... Tu es un lâche!

BUSSANG.

Mais je te jure que c'est elle!...

SALAMBO.

Il me calomnie à présent!... c'est trop fort!...

Elle saisit une chaise et poursuit Bussang qui s'échappe.

BUSSANG.

Attention!... un œil est souvent crevé avec la rapidité de la foudre!...

* Bussang, Valbreuse, Salambô.

VALBREUSE

Sors de chez moi, frappeur de femmes!

Salambô s'élance à la poursuite de Bussang, qui se sauve par le fond.

SCÈNE XIV

VALBREUSE, seul.

Sont-ils communs!... (Ramassant la chaise que Salambô a jetée à terre et qui est des plus grossières.) C'est la mort d'un mobilier, ces gens-là... Voici une chaise Louis XV qui ne vaut plus dix centimes... Il faut avouer que Muguette est une femme du monde à côté de Salambô!... (Allant à la fenêtre.) A propos de Muguette, n'oublions pas, avant de sortir, de donner du millet à ses chardonnerets... (Il décroche la cage qu'il vient poser sur le guéridon.) Nous avons fait un ménage en participation... elle a fourni le mâle et moi la femelle... ne les laissons pas périr... ça vaut trente sous... (La porte du fond s'ouvre et Muguette paraît.) Muguette!

Il reste un peu interdit, tenant à la main le sac de millet qu'il a pris sur la cheminée.

SCÈNE XV

MUGUETTE, VALBREUSE.

MUGUETTE.

Ah! je vois qu'il vous reste encore un peu de cœur... J'ai justement pensé à ces oiseaux et je venais pour eux...

VALBREUSE, montrant la cage.

Vous voyez... je suppléais à vos soins... et... je voulais vous dire : combien voulez-vous de votre chardonneret?

MUGUETTE.

Il n'est pas à vendre... vous garderez le vôtre et je garderai le mien.

VALBREUSE.

Comment!... vous voulez les séparer... dans cette saison?

MUGUETTE.

Nous nous séparons bien, nous.

VALBREUSE.

Ils allaient avoir des petits... des petits que j'espérais manger... n'en parlons plus. Je vous prie d'accepter mon chardonneret... voici la cage.

Il la lui présente.

MUGUETTE.

Mais je n'en veux pas, monsieur... je ne veux rien qui me vienne de vous.

VALBREUSE.

C'est différent... vous êtes fière, mademoiselle!

Il va raccrocher la cage à la fenêtre.

MUGUETTE*, passant à droite.

J'en ai le droit.

VALBREUSE, se retournant.

Le droit?

MUGUETTE.

Sans doute.

VALBREUSE, redescendant vivement.

Muguette, il y a trois jours, vous causiez avec un zouave devant le bouillon Duval, du boulevard Saint-Denis.

MUGUETTE.

Moi?

VALBREUSE.

Quel était ce zouave?

MUGUETTE, se rappelant.

Ah! boulevard Saint-Denis?

VALBREUSE.

Oui.

MUGUETTE.

Il y a trois jours?...

VALBREUSE.

Oui.

MUGUETTE.

C'était ma sœur!...

VALBREUSE, stupéfait.

Votre sœur?

MUGUETTE.

Qui est vivandière dans le troisième zouave.

VALBREUSE, avec éclat.

Cet imbécile de Bussang, qui ne sait même pas reconnaître le sexe des cantinières!... Où est Bussang, que je le tue?... Anatole!... viens que je te massacre!...

MUGUETTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

* Valbreuse, Muguette.

VALBREUSE.

Cela veut dire que j'avais juré de me débarrasser de toi... et je m'en débarrasse, en t'épousant.

MUGUETTE, avec bonheur.

Vrai?

VALBREUSE.

Ce n'est pas tout...

MUGUETTE.

Quoi donc?

VALBREUSE.

Apprends que je viens d'être nommé sculpteur d'une compagnie d'assurances... position magnifique!...

MUGUETTE.

Quel bonheur!

VALBREUSE.

Ne pensons donc plus qu'à la mort d'Anatole!

Il remonte. — Bussang arrive tout effaré par le fond. — Il tient à la main deux papiers timbrés.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, BUSSANG.

BUSSANG*.

Ah! celle-là est trop forte!

VALBREUSE, le prenant par sa cravate.

C'était sa sœur!

BUSSANG.

Qui?

VALBREUSE.

Le zouave!

BUSSANG.

Qu'est-ce que cela me fait?

VALBREUSE.

As-tu remarqué s'il avait un jupon?

BUSSANG.

Il en avait deux... mais laisse-moi...

VALBREUSE, le lâchant.

Parle maintenant.

* Muguette, Valbreuse, Bussang.

BUSSANG.

Figurez-vous que la portière me remet une assignation à comparoir devant la dix-septième chambre pour avoir donné un soufflet à mademoiselle Blandin.

VALBREUSE.

Je l'ai vu !... tu seras condamné !

BUSSANG.

Deuxièmement : signification d'avoir à épouser la susdite Blandin, plus connue sous le nom de Salambô.. et à lui payer la somme de cinquante mille francs... valeur reçue comptant.

VALBREUSE.

Tu seras condamné !

BUSSANG.

Horrible position !... me voici en plein dans la *Chaîne !*

Il tombe assis sur le canapé, Salambô paraît au fond, un voile noir sur la tête.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, SALAMBO.

SALAMBO *.

Eh bien ! monsieur de Bussang, avez-vous réfléchi ?

BUSSANG.

Des menaces ? je m'en doutais !... (Se levant.) Mais vous n'avez donc pas lu le billet ? Lisez-le, le billet !

SALAMBO, lisant le billet qu'elle tire de sa poche.

« Le 15 janvier prochain... »

BUSSANG.

Bon !

SALAMBO, continuant.

« ... je *parlerai* à mademoiselle Blandin de la somme de cinquante mille francs... »

BUSSANG.

Je parlerai ! il n'y a pas : « Je paierai... » il y a : « Je parlerai ! (S'asseyant sur le canapé et lui faisant place.) Eh bien ! parlons-en, de ces cinquante mille francs !

SALAMBO.

Filou !

* Muguette, Valbreuse, Salambô, Bussang.

MUGUETTE, à Bussang.

Vous ne dormiez donc pas?

BUSSANG, se levant en riant.

Moi?... allons donc... je ne prends jamais de fluide entre mes repas.

SALAMBO, accablée.

Je n'ai pas de fluide!... Il ne manquait plus que ça!

VALBREUSE, la regardant.

Ah çà! qu'est-ce que c'est donc que ce voile?

SALAMBO.

La mort de ma tante!

MUGUETTE.

Ta tante est morte?...

SALAMBO.

Il y a un an.

MUGUETTE.

Et tu hérites?

SALAMBO.

Deux mille livres de rentes...

Valbreuse et Muguette remontent.

BUSSANG.

Une héritière!

SALAMBO, à Bussang.

Monsieur de Bussang, vous auriez pu faire un mariage d'argent.

BUSSANG.

C'était mon rêve.

Il passe à la droite de Salambô.

VALBREUSE*, qui a repris le panier que Salambô a apporté, descendant à droite avec Muguette.

Eh bien! est-ce qu'on ne pourrait pas arranger ça?

SALAMBO, à Bussang.

Vous convenez de vos torts?...

BUSSANG.

J'en conviens... je conviens même du soufflet que vous m'avez donné.

SALAMBO.

Voici ma main.

* Bussang, Salambô, Valbreuse, Muguette.

VALBREUSE, tenant toujours le panier et cérémonieusement.

Monsieur et madame de Bussang, noblesse oblige... voulez-vous nous aider à mettre le couvert ?

BUSSANG, regardant dans le panier.

Voyons... (Il en tire un artichaut.) Qu'est-ce que je vous disais ? Enfin ! nous changerons tout ça !

On met le couvert pendant l'ensemble.

ENSEMBLE.

AIR de *J. Offenbach*.

C'est l'amour qui régale,
Il sait veiller sur nous;
Le tigre du Bengale
Se couche à nos / vos genoux.

FIN

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.